

PROLOGUE

Professeur Siméon Loft < simeon.loft[]csa-laboratoire/lib

À : Général Lagarde < horace.lagarde[]csa-direction/lib

Copie : Professeur Edouard Klein < edouard.klein[]csa-laboratoire/lib

Date : 803Li581d, 3^{ème} décade, 3^{ème} jour

Caractère du message : confidentiel

Importance : Haute

Objet : Instructions Intemporelles de *Tiànzi*

Mon Général et cher confrère,

Vous trouverez, en pièces jointes, la traduction du fichier texte encodé sur la bande mémoire retrouvée dans le corps du robot (origine : artefact Li581g).

Le décryptage des signes relevés a mis en évidence une suite de caractères typographiques répondant aux critères des courbes polynomiales paramétriques de Bézier. Il s'agit toutefois de glyphes non répertoriés dans nos bases de données.

L'analyse de ces caractères et des correspondances phonétiques obtenues par superpositions des séries phonogrammiques de Lincoln a permis d'aboutir à la traduction de ce qui semble être un traité original de droit ou de philosophie au contenu souvent abscons. Il porte le titre suivant : « Instructions Intemporelles de *Tiànzi* ».

Nous avons recherché, dans les données archivées, s'il existait un personnage célèbre répondant au nom de *Tiànzi* sur l'ancienne Terre. Nous n'en avons pas trouvé. Toutefois, la consonance du patronyme est très proche des inflexions prosodiques du mandarin de l'antique Chine. La traduction donnerait alors : « Fils du Ciel ». Le personnage de *Tiànzi* – qui se définit comme étant l'auteur du texte – se décrit d'ailleurs lui-même comme étant le « *Fils du Ciel et Père de tous les Dieux de la Terre Primitive* ».

La phonétique des différents noms propres ou qualificatifs associés à certaines personnalités mentionnées dans le texte suggère un syncrétisme de plusieurs langues de l'ancienne Terre. Toutefois le constat des similitudes idiomatiques se limite à ces seuls cas : le reste du texte ne répond en effet à aucun idiome inventorié.

Nous avons trouvé, en tout début du document, une suite de structures sans correspondance phonétique dont le décryptage a révélé une illustration évoquant, en première approximation, un masque humanoïde. Cependant, en rapprochant les glyphes – dont l'illustration est parsemée – du reste du texte qui suit, l'image s'avère être un plan céleste comptant 17 « Terres » disposées en croix, la « Terre Pure » se trouvant au centre. Ce plan compte également deux Terres supplémentaires aux contours mal définis, dites « Terre Mère » et « Terre Primitive », ainsi qu'un « Océan de la Fécondité » et un « Ciel », lequel Ciel est partagé selon les quatre points cardinaux connus dans notre système sans toutefois en respecter la disposition spatiale.

On remarque enfin que l'auteur du texte n'utilise pas le système décimal pour la numération des objets, mais la base 7. Ceci explique en particulier pourquoi il compte 23 « Terres » et non 17.

En conclusion, le contenu de la bande magnétique annexe est un texte de droit ou de philosophie dont le titre est : « Instructions Intemporelles de *Tiànzi* ». L'origine des signes décryptés, analysés et enfin traduits en langue vernaculaire ne peut être définie avec certitude. Toutefois, le succès de la superposition des séries de Lincoln sur les glyphes ainsi que les quelques syncrétismes idiomatiques observés plaident en faveur d'un lien avec l'ancienne Terre. La probabilité qu'il s'agisse d'une protolangue terrestre est donc forte.

Cependant, une question demeure sans réponse : comment une supposée protolangue peut-elle se trouver encodée en langage informatique standard – dans les fichiers d'un robot datant du dernier quart du 20^{ème} siècle terrestre – sans base scripturale antérieure connue ?

Très cordialement,

Professeur Siméon Loft.

> Général Lagarde < horace.lagarde[]csa-direction/lib
> À Professeur Siméon Loft < simeon.loft[]csa-laboratoire/lib
> Date : 803Li581d, 1^{ère} décade, 7^{ème} jour,
> Caractère du message : confidentiel
> Importance : Haute
> Objet : décryptage bande annexe robot XX (Li581g)

>
Professeur,

>
Je vous demande d'examiner la bande magnétique retirée du corps du robot découvert dans l'artefact sphérique sur Li581g, afin que vous procédiez au décryptage du fichier texte à ce jour intraduisible par les services du professeur Klein. Le matériel vous parviendra sous scellés dans les meilleurs délais. Vous vous chargerez, en outre, de sa mise sous coffre au CSA après exploitation.

>
J'attire votre attention sur le caractère prioritaire de votre mission.

>
Vous pouvez vous rapprocher du professeur Klein ou de son confrère le professeur Lyon-Ville, pour tous les aspects techniques relatifs à cette affaire.

>
Cordialement,
Général Horace Lagarde.

>> Professeur Edouard Klein < edouard.klein[]csa-laboratoire/lib
>> À : Général Lagarde < horace.lagarde[]csa-direction/lib
>> Date : 803Li581d, 1^{ère} décade, 3^{ème} jour,
>> Caractère du message : confidentiel
>> Importance : Haute
>> Objet : décryptage bande annexe robot XX (Li581g)

>>
Mon Général,

>>
Je vous transmets, par la procédure habituelle, la bande mémoire retrouvée dans le corps du robot découvert dans l'artefact sphérique sur Li581g. La bande contient un fichier de type texte – sans fonctionnalité précise – dont les caractères typographiques sont intraduisibles par nos services.

>>
Serait-il possible que le professeur Siméon Loft et son équipe en assurent le décryptage ? Cela permettrait peut-être d'expliquer l'origine des 23 sarcophages retrouvés dans la sphère avec le robot.

>>
À votre disposition pour tout renseignement complémentaire.
Très cordialement
Professeur Edouard Klein

CHAPITRE PREMIER

LA CREATURE

Ange Mathieu Tramonti était de mauvaise humeur. La fenêtre de sa chambre donnait sur une petite rue très fréquentée en période estivale. Des clameurs et des klaxons hurlants étaient remontés jusque dans ses rêves d'où il fut tiré, de fait, comme d'un cauchemar. Son réveil, sur la table de nuit, indiquait un peu plus de deux heures. C'était l'après-midi. Il avait dormi une demi-heure. En principe, ça lui suffisait pour se sentir reposé. C'était même plus qu'il n'en fallait. Mais Ange Mathieu n'était pas du genre à se lever du bon pied. Il était bougon de nature. Il aurait, de toute façon, trouvé une bonne raison d'être de mauvais poil. Deux heures de l'après-midi, ce vendredi 18 août 1972 – comme n'importe quel jour d'été, d'ailleurs –, c'était trop tôt pour aller travailler. Il n'y avait que « *les fous du continent* » pour s'activer en plein cagnard ! Il exécrait les touristes qui déambulaient dans la vieille ville à l'heure de la sieste. Il maudissait les automobilistes qui s'excitaient sur les avertisseurs sonores pour bouger ces traîneurs rougeauds, Kodak en bandoulière, casquette vissée sur le crâne, en short et en tongs. « *Tous les étés – se disait-il –, c'est pareil... En pire !* ».

Il se leva, se rendit aux toilettes et gagna, en traînant le pas, le salon où Josette, sa femme, se tenait vautre sur le canapé recouvert d'un tissu miteux beige à fleurs. Elle regardait une émission à la télé mais avait coupé le son. Il s'assit près d'elle et alluma une Gauloise.

— Pourquoi tu regardes ces conneries ? maugréa-t-il en recrachant la fumée.

— Ça passe le temps, répondit la femme, sans entrain.

— Hmm... Va plutôt me faire du café.

Josette se leva sans rien dire et se dirigea vers la cuisine. Elle était formatée pour servir son mari. Le café était prêt ; elle n'avait qu'à le réchauffer dans une casserole. Elle revint deux minutes plus tard dans le salon avec une tasse aux trois quarts pleine qu'elle tenait du bout des doigts et qu'elle posa sur la table basse face au canapé.

Josette était une jolie jeune femme de trente-trois ans, et sa tenue négligée n'altérait en rien sa grâce naturelle. Elle n'était pas grande – un mètre soixante environ –, mais les proportions de son corps étaient harmonieuses. Cheveux bruns et peau mate, les traits délicats de son visage étaient mis en valeur par ses yeux bleu marine et l'intensité de son regard, pourtant aussi sombre et froid qu'une nuit polaire. Mais c'était là l'expression d'un caractère bien affirmé que l'on retrouve souvent chez les femmes insulaires. Loin de nuire à sa beauté, cette particularité en soulignait, au contraire, l'exotisme.

— Où sont les gosses ? grommela Ange Mathieu, prenant la tasse et soufflant sur son café.

— Pierrot est à la plage avec ses copains, comme d'habitude, et Marinette est chez ta sœur Jeannine. Tu te souviens qu'elle l'a invitée à passer quelques jours chez elle ?

Ange Mathieu bougonna des mots incompréhensibles, pour lui montrer qu'il n'aimait pas qu'elle lui rappelle ce qu'il savait déjà. Josette ne se sentit pas troublée pour autant et ne fit aucun commentaire. Elle connaissait le tempérament exécrationnel de son époux (ils étaient mariés depuis près de quinze ans). Elle savait qu'il n'était pas un mauvais bougre et elle l'aimait d'un amour inconditionnel.

Ange Mathieu avait un physique ordinaire, sans charme. D'une taille moyenne – un mètre soixante-dix, tout au plus –, plutôt trapu, son visage semblait taillé au burin, dans le roc. Les yeux enfoncés, noirs, le regard souvent torve, il paraissait observer le monde avec mépris ou méfiance. Il ne respirait pas non plus l'intelligence, bien qu'il fût loin d'être bête. En réalité, sa mauvaise humeur viscérale le desservait. Elle le rendait antipathique, d'emblée. Il avait sept ans de plus que sa femme. Le peu d'*amis* qu'il fréquentait se demandaient toujours ce que Josette avait bien pu lui trouver.

Ange Mathieu devait se rendre sur le port pour préparer sa barcasse, ses palangrottes et ses appâts pour la pêche aux calamars. Cette pêche se pratiquait de nuit et exigeait un minimum de préparation. Ce n'était pas la bonne saison pour capturer ce gibier marin, mais il fallait bien contenter les restaurateurs qui le présentaient au menu ou à la carte, en beignets ou en sauce. Il prit sa vieille 4L fourgonnette grise, garée près de son domicile, et descendit sur le quai Camparetti où « l'Ajaccienne » était amarrée. Il

grimpa à bord de l'embarcation et s'affaira deux heures durant. Il commença par ouvrir la cale arrière, où se trouvait le moteur. Il vérifia les niveaux d'huile et de carburant et s'assura que la batterie était suffisamment chargée. Ensuite, assis sur le pont – protégé du soleil par un taud –, il monta les appâts sur les lignes en quantité suffisante pour remplir au moins deux casiers de cinquante litres. Puis il rangea le matériel de pêche avec soin, au frais et à l'abri de la lumière, dans un compartiment de la cale avant.

Quand le soleil disparut derrière la crête de roche calcaire qui surplombait la rade, il décida qu'il en avait assez fait et s'accorda une pause au Café Del Ferro. Il y avait des tables libres en terrasse, sous les parasols, mais il préféra ne rien changer à ses habitudes. Quelle que fût la saison, c'était debout, accoudé au comptoir, qu'il descendait ses pastis. Le bistrot était le rendez-vous des pêcheurs locaux. Ils s'y retrouvaient, une dizaine environ, parfois plus, à partir de dix-huit heures jusqu'à pas d'heure ou presque. Chacun payait sa tournée. Puis Marco, le patron, offrait la sienne et l'on repartait pour un tour, voire plusieurs pour les plus téméraires. C'était comme ça tous les jours de la semaine, sauf le dimanche. Ce rituel n'était cependant pas respecté en été, parce que Marco était moins disponible. Ce dernier se faisait pourtant aider par Jean-Pierre, le garçon saisonnier, mais il lui fallait remplir les plateaux pour servir les clients en terrasse. Ça lui prenait du temps, et les pêcheurs avaient horreur d'attendre entre deux tournées. Aussi désertaient-ils les lieux avec les beaux jours et les touristes. Et le comptoir était presque désert quand Ange Mathieu entra.

Marco ne s'attendait pas à le voir ; il le pensait en mer, et ce n'était pas la saison pour ce genre de visite. Le sourire débonnaire aux lèvres, il lui tendit la main droite par-dessus le comptoir. Ange Mathieu l'empoigna fermement.

— *Ô Anghjulu, comu si ?... Pastizzu ?*¹

Le pêcheur n'eut pas besoin de répondre. Marco prit deux verres, les posa sur le comptoir, mit des glaçons et versa environ trois centilitres de Casanis dans chaque. Il prit ensuite une carafe d'eau, se servit et tendit la carafe à Ange Mathieu, car le volume d'eau dans le pastis était une « affaire personnelle ».

— Alors, ça va, la pêche ? ajouta Marco, qui n'avait pas grand-chose à dire.

— Je me plains pas. Avec les touristes, j'arrive à peine à fournir les restaurants. Il me reste rien pour le marché... ou la maison.

— Tu pêches où, en ce moment ?

Le pêcheur alluma une cigarette et expira lentement la fumée par le nez.

— Entre le phare et *Roccapina*.

Marco hochait la tête et porta son pastis aux lèvres.

— J'ai rencontré Simon, un peu avant midi, dit-il en reposant le verre sur le comptoir. Il revenait de la capitainerie. Il paraît que la météo va se gêner, ce soir.

— Depuis quand Simon s'intéresse à la météo ?

— Pourquoi ? Tu t'y intéresses pas, toi ?

— Pfff... Ça fait vingt-cinq ans que je pêche, dont quinze à mon compte. Je n'ai jamais écouté ou regardé un bulletin météo avant de prendre la mer !

Sur ces mots, le pêcheur avala son pastis d'un trait. Il reposa le verre et fit un signe de la main pour faire resservir. Marco s'exécuta.

— Mais toi, on le sait que tu es fou, répondit le patron du bar, d'un ton qui se voulait pourtant bienveillant... Un jour, il va t'arriver des bricoles !

— Arrête, tu vas m'*annuchjer*² ! J'ai pas besoin que des ingénieurs me disent si je peux aller en mer ou pas. Je suis marin. Il me suffit de regarder le ciel pour connaître le temps... De toute façon, il faut que j'y aille, cette nuit. J'ai une commande de calamars pour Jérôme Simoni. Il a trois groupes de touristes à *manger*, demain.

— Jérôme, s'il a pas tes calamars, il leur servira du veau, à ses clients ! Tu vas quand même pas risquer ta vie pour la bouffe des touristes ?! Il le sait, en plus, que c'est pas la saison des calamars !

¹ Eh Ange, comment vas-tu ?... Pastis ?

² Francisation d'une expression en langue corse signifiant : « me jeter le mauvais œil »

— Saison ou pas, c'est comme ça et je risque pas ma vie, répondit le pêcheur en haussant les épaules. Je sais ce que je fais ! Et puis, tu m'embêtes avec tes histoires de météo ; tu me fais penser à ma pauvre mère... Et Simon, il a qu'à s'occuper de ses affaires !

— Simon, il t'a rien fait, et c'est ses affaires à lui ! rétorqua Marco, sans complaisance. Il plonge avec des bouteilles, et si le temps est mauvais, c'est dangereux, les fonds sont troubles, et il voit rien. Il plonge pas pour risquer sa peau ou rentrer bredouille. Pour toi, c'est peut-être mieux quand il y a de la houle. Je sais pas. C'est pas mon métier, à moi, la pêche.

— Ben, tu vois que tu parles sans savoir ! Allez, ressers-nous, au lieu de dire des bêtises !

Ce genre de conversation pouvait durer des heures. Les femmes de marins – comme Josette –, qui attendaient leur mari tous les soirs, disaient que ça faisait les affaires de Marco, mais ce n'était pas tout à fait vrai : le pastis se vendait presque à prix coûtant, et le foie stéatosique du bistrotier flirtait avec un début de cirrhose, ce qui était de mauvais augure pour lui. Marco n'était cependant pas du genre à se plaindre. Pas encore, en tout cas.

Vers vingt heures trente et une dizaine de pastis plus tard (et autant de Gauloises), Ange Mathieu quitta le bar en s'efforçant de ne pas tituber. Le quai était bondé et les terrasses des restaurants affichaient complet. Des guitares et mandolines chantaient des sérénades pour touristes. Une vague odeur de fruits de mer et de frites lui retourna le cœur. Il retint de justesse un reflux chargé. Le pêcheur longea l'embarcadère tant bien que mal, sauta dans sa barcasse en manquant de tomber à l'eau, mit le moteur en route et quitta la rade à la vitesse moyenne de dix nœuds. Quand il passa les balises, il sentit qu'il ne garderait pas le contenu de son estomac.

La mer était forte. Les ingénieurs météo ne s'étaient pas trompés. Ange Mathieu savait qu'ils se trompaient rarement, mais ça lui aurait coûté de l'admettre devant Marco. Il se pencha par-dessus bord et vomit ses pastis avec un peu de bile. Deux minutes plus tard, il se sentait mieux. Il avait un peu faim. Il ouvrit sa musette, où Josette avait placé du *prisuttu*³ et du fromage de brebis entre deux tranches de pain épaisses, et deux pommes. Il avala son sandwich en quelques bouchées et croqua les pommes sans prendre le temps de respirer. Il jeta les trognons dans les vagues et rota de satisfaction. Il se leva ensuite et se rendit dans la cale avant. Il y avait là une bouteille de vin frais. Il en prit une bonne gorgée à même le goulot. Enfin, il se plaça debout face à la mer, à l'arrière de l'embarcation, et prenant appui sur la barre du safran pissa dans l'écume. C'était un exercice qui demandait un certain sens de l'équilibre, en particulier en cas de houle, mais Ange Mathieu avait le pied marin.

La nuit commençait à tomber, et le pêcheur ralentit le moteur pour atteindre une vitesse de cinq nœuds. Il alluma ses feux de position. Les falaises de Bonifacio, telle la poupe sombre d'un navire gigantesque, se découpaient dans les brumes grises du soir. Le pêcheur s'éloigna de la côte d'environ deux milles nautiques pour ne pas risquer de toucher les hauts-fonds nombreux en ces lieux. Des embruns fouettaient son visage. Il mit son ciré, car l'air était frais. Le bateau tanguait, et il devait manœuvrer avec prudence. Il réduisit à nouveau la vitesse et jeta quelques lignes dans l'eau noire. Les premières pièces ne se firent pas attendre. « *Pas même le temps de griller une cigarette !* »

Ce temps était idéal pour la pêche. Ange Mathieu pensa qu'à ce rythme il serait rentré avant minuit, les deux casiers pleins à ras bord. Il mit le cap vers le nord, en direction de *Roccapina*. Il avait enroulé le taud en sorte qu'il pouvait voir le ciel. C'était la nouvelle lune, et celle-ci n'était donc pas visible. Seules les étoiles brillaient dans la nuit abyssale. Le firmament ressemblait à un puits sans fond, et le pêcheur se sentait happé par cette profondeur vertigineuse et glacée. Il reprit une autre gorgée de vin.

Ange Mathieu n'avait jamais eu peur en mer. Il connaissait la côte sud-ouest de la Corse comme sa poche. Il y avait pêché par tous les temps, en hiver comme en été, de nuit comme en plein jour. Il avait essuyé des tempêtes et dérivé sur les eaux tumultueuses, en panne de moteur. Jamais il n'avait perdu son sang-froid. Il savait que, sur l'eau, le principal danger venait de la peur. Il avait une VHF à bord, par obligation réglementaire. En cas de sinistre, il lui suffisait d'appeler la capitainerie. Ça ne lui était jamais arrivé : cela aurait entaché son honneur.

³ Jambon cru.

Et ce n'était pas cette houle qui allait troubler sa quiétude. L'Ajaccienne était un bateau solide, un *pointu*⁴ de six mètres de long. Coque et pont en bois. Il l'avait acheté d'occasion à son ex-patron, quand il s'était mis à son compte, peu après son mariage avec Josette, et il l'entretenait régulièrement. Il remit les gaz et remonta vers la *Stagnola*. L'endroit était prisé des pêcheurs, y compris des pêcheurs de corail – dont Simon, bien sûr. Mais Simon ne serait pas là cette nuit. Sans doute Ange Mathieu serait-il le seul pêcheur en mer, de ce côté-ci du littoral corse, à cause du mauvais temps. Il était d'ailleurs bizarre, ce temps. Le vent n'était pas violent – force 3, tout au plus – et le ciel était dégagé. Seule la mer était agitée. Comment les ingénieurs météo avaient-ils pu prévoir une telle houle ? Où celle-ci s'était-elle formée ? Probablement loin vers l'ouest, entre l'Espagne et la Corse. Ou peut-être dans le Golfe du Lion. Peut-être le vent rentrerait-il plus tard, plus fort, vers le milieu de la nuit... Ange Mathieu s'interrogeait ainsi, mais s'en moquait bien, au fond, d'où pouvaient venir les vagues, et il déroula quelques palangrottes dans les eaux houleuses. Il mit le moteur au ralenti et attendit, la tête vide de pensées, que les calamars se jettent sur les appâts.

Les calamars mordaient, comme il s'y était attendu. Mais la mer devenait plus forte, avec des creux de deux mètres. Les étoiles disparaissaient derrière d'épais cumulus gorgés d'orages venus de l'ouest, et Ange Mathieu finit par ne plus distinguer la mer du ciel. Le vent se levait, force 6 ou 7, au moins. Un vent tournant. La dépression s'était déplacée vers l'est et venait sur lui. À tribord, le relief terrestre formait une masse indéfinissable, fantomatique. Aucun phare ne brillait dans les parages. Le pêcheur naviguait à deux milles de la côte, mais il sentit que son bateau dérivait vers les récifs qu'il savait nombreux vers la *Stagnola*. Il poussa le moteur et s'éloigna vers bâbord, à l'ouest, affrontant les lames de front et tâchant de se mettre à distance de tout risque de heurts.

Ce fut alors qu'il entendit un bruit sourd contre la coque, à l'avant de l'embarcation, laquelle gîta violemment suite au choc. Il mit le moteur au point mort et se précipita vers la proue. Il n'y avait pas de hauts-fonds en cet endroit. Ça ne pouvait donc qu'être un objet massif flottant, dérivant au gré des vagues, ou encore – bien qu'improbable à cause du faible tirant d'eau de la barcasse – un gros poisson. Fouillant d'un regard attentif les eaux noires, il aperçut, à une dizaine de mètres en profondeur et à trois mètres droit devant, une forme blanche, luminescente. À cause de la houle, il ne distinguait pas vraiment les détails de la chose immergée et il pensa qu'il avait touché un petit cétacé, sans doute un dauphin ou un marsouin. Mais il ne connaissait pas d'animaux de cette espèce qui pouvaient émettre de la lumière. Certes, cette lumière était faible, semblable à un reflet de lune, mais outre qu'il n'y avait pas de lune, ce n'était pas – à sa connaissance – un attribut de ces mammifères marins. Il crut qu'il faisait une sorte de rêve ou alors qu'il tenait la cuite de sa vie. Cependant, il s'était bien écoulé trois bonnes heures depuis qu'il avait quitté le Café Del Ferro, et ce n'était pas les deux gorgées de vin qu'il avait bues qui pouvaient provoquer ce genre d'hallucination.

Il se frotta les yeux comme pour se réveiller et regarda à nouveau la mer. Cette fois, il en était sûr, la chose avait bougé. Elle s'était déplacée sur le côté, à tribord, et se maintenait à présent sous la surface de l'eau, à moins d'un mètre de profondeur et à quelques mètres de distance du bateau. Il ne l'avait pas vue bouger, mais – il en était certain – cette chose possédait deux bras, deux jambes, un tronc puissant et une tête. En d'autres termes, Ange Mathieu voyait un homme immergé – dont le corps fluorescent émettait une lueur lunaire, et capable de se déplacer à vive allure sous l'eau – qui semblait l'observer. Il pensa que ça pouvait être Simon, quoique ce dernier fût bien moins grand et musclé en comparaison. Cependant, Simon n'était pas de sortie ce soir, s'il devait en croire Marco. Mais qui d'autre pouvait bien plonger à cette heure, en ces lieux, sinon le pêcheur de corail ? Il était peut-être blessé... Ange Mathieu regarda autour de lui, cherchant l'embarcation du plongeur, mais la nuit était trop dense. Il alluma alors son phare et balaya les eaux sur 360 degrés. En dehors des rouleaux sombres bouillonnant d'écume, il ne distinguait que le cône de lumière blanche dans la brume. Rien d'autre. Il avala sa salive et sentit qu'il avait du mal à déglutir. Il comprit qu'il avait peur pour la première fois de sa vie. Il tenta de réfléchir à la situation, mais son cerveau ne répondait pas. C'était comme si ses pensées baignaient dans une glu épaisse et qu'elles ne

⁴ Type de bateau de pêche méditerranéen.

pouvaient se mouvoir. Il éteignit son phare et scruta à nouveau les fonds depuis la proue où il se trouvait encore. Cette fois, le plongeur avait disparu.

Ange Mathieu élargit son champ de vision, balayant les vagues obscures d'un regard inquiet, mais celles-ci ne renvoyaient que les reflets scintillants des feux de position du bateau. Il s'efforça de mobiliser toutes les ressources de son mental. Il n'était pas habitué à ce genre d'exercice ; le pêcheur n'était pas un cérébral. Mais là : *nécessité faisait loi*. Se pouvait-il qu'il ait tout imaginé, qu'il ait été abusé sous l'effet de la peur et de l'alcool ? Il était impossible que Simon se trouvât, en ce moment-même, en cet endroit. Le corailleur n'aurait jamais plongé loin de son embarcation, en pleine nuit, et de toute façon, il ne serait pas sorti par ce temps. Ce qu'il avait vu – ou cru voir – n'était pas non plus un gros poisson ni un cétacé, ni un objet flottant. Un homme, peut-être, mais comment ce dernier pouvait-il émettre de la lumière ? Et comment pouvait-il respirer sous l'eau, alors qu'il ne semblait pas équipé de bouteilles de plongée et qu'il était trop éloigné d'une hypothétique embarcation pour porter un scaphandre ? C'était insensé. Tout ce qui s'était passé sous ses yeux n'était donc qu'une chimère qu'il devait oublier au plus vite. Ce qu'il avait vécu n'était peut-être qu'un rêve ; un cauchemar, plutôt. Sans doute, était-il plus fatigué qu'il ne le pensait ; plus saoul qu'il le supposait. Il se jura que plus jamais il ne boirait une goutte d'alcool avant d'aller en mer, en particulier par mauvais temps et de nuit. Il expira longuement pour se détendre et se convaincre de ne pas s'inquiéter. Il lui fallait une cigarette. Fumer devait lui remettre les idées en place. Du moins, le croyait-il. Mais quand il se retourna pour reprendre son poste au gouvernail où se trouvait sa musette (dans laquelle traînaient toujours un paquet de Gauloises et un briquet), ce qu'il vit acheva d'épuiser sa raison : sur le pont, proche de la barre du safran, une créature de forme humaine, nue, immense, se tenait debout et lui faisait face. Sauf que ce n'était pas tout à fait un homme. Et encore moins Simon. La chose avait pourtant le corps d'un être humain, et c'était un mâle. Sa taille devait largement dépasser les deux mètres. La créature luisait dans la nuit ébène, blême comme un fantôme sous la pleine lune. À ceci près que la lumière ne venait bien sûr pas de la lune, mais émanait de son corps massif. À la place du visage, il n'y avait qu'un ovale lisse couleur de cendres claires, sans yeux ni nez, ni bouche, ni oreilles... Un visage *absent*. Mais ce n'était pas là le pire attribut de cette apparition. Non, le pire était que cette créature humanoïde lui parlait, alors même que le son de sa voix ne venait de nulle part. Tout ce qu'Ange Mathieu entendait était dans sa tête, à lui.